

Vous souvenez-vous du Fontanil d'autrefois ? Histoires de vie, portraits, témoignages... Découvrez ou retrouvez l'histoire du village et de ses habitants à travers le regard de nos aînés, dans le cadre d'un projet de valorisation du patrimoine immatériel porté par la Ville et accompagné par Sylvie Guignier, conteuse de l'association ÂmaTerraSu.

Depuis les échanges autour de ce portrait croisé, la Ville du Fontanil-Cornillon a appris avec émotion le décès de M. Termat. Sa famille a souhaité lui rendre hommage en maintenant la publication de son histoire. Ce triste événement rappelle l'importance de la démarche de mémoire engagée par la municipalité pour conserver et valoriser les souvenirs du Fontanil d'autrefois.

Madame et Monsieur TERMAT, 86 et 87 ans

« C'était comme ça, on a eu la belle vie au Fontanil »

Les vies de Monsieur et Madame Termat se conjuguent ensemble depuis l'enfance. Ainsi, leurs souvenirs se croisent et s'enrichissent, et telle une mosaïque, illustrent la vie des Fontanillois nés avant la guerre.

La famille paternelle de Monsieur Termat semble avoir toujours vécu au Mont-Saint-Martin, jusqu'au départ de son grand-père « venu se marier au Fontanil. Avec ma grand-mère, ils avaient acheté une maison de village, au 2 grand Rue, qu'ils avaient fait agrandir pour faire bistrot. Des bistrots, il y en avait 7 à l'époque, tous proches les uns des autres. C'est ma grand-mère qui le tenait, mon grand-père, lui, travaillait comme jardinier au château Chapuis de Saint-Egrève, à la limite du Fontanil. Dessous la cave de la maison, on ouvrait une porte qui, à ce moment-là, donnait sur le ruisseau. Mon grand-père allait y pêcher les truites et les gens venaient de Grenoble pour manger « les truites du Fontanil », c'est ce qu'il m'a toujours raconté ! Moi, je suis né le 20 février 1936, j'ai jamais connu le bistrot, ils étaient déjà à la retraite. Et puis la maison a été démontée du temps que Monsieur Poirier était maire. » C'est là que le four à pain a été construit. (cf photo page 6)

Née le 2 février 1937, Madame Termat a, quant à elle, vécu avec sa famille à Engins, puis Saint-Egrève, avant de s'installer au Fontanil « quand mon oncle est parti à la guerre, mon grand-père qui vivait au Fontanil ne pouvait pas s'occuper tout seul de la ferme. Du coup, mon papa a quitté son travail là-haut à Engins pour venir l'aider. Au retour de mon oncle, mes parents ont acheté au Fontanil ».

C'est ainsi qu'il y a 78 ans, Madame emménage dans la même rue que Monsieur. Ils avaient alors respectivement 8 et 9 ans.

Voisins immédiats « on habitait à 30 mètres l'un de l'autre », ils n'ont cependant pas connu la même modernité dans les maisons. Monsieur Termat se souvient : « Nous n'avions pas de douche dans la maison. Enfant, on allait chercher l'eau au bassin, sur la place, qu'on faisait chauffer sur la cuisinière à bois, et on se lavait dans une grande cuvette, pas en plastique, en fer, dans la cuisine, à côté du poêle. Peut-être une fois par semaine, et l'eau

faisait pour plusieurs. Sinon, les autres jours, on se lavait le visage avec le gant. Après, plus tard, on était toute une équipe de collègues et on allait, le samedi après-midi, à vélo, toujours à vélo, à Voreppe, aux douches municipales. On payait une bricole. »

« Nous, explique Madame, on avait l'eau sur l'évier. Dans le cellier, papa avait fabriqué un mur qui faisait l'angle, on avait mis un rideau et ça nous faisait la douche. »

Un instituteur qui a marqué les esprits

Enfants, Monsieur et Madame se retrouvent à l'école, où tous deux sont scolarisés dans la classe de Monsieur Doriol « une personne formidable » selon Monsieur et Madame, un instituteur à qui ils souhaitent rendre hommage. « Il nous a appris beaucoup de choses. Sa femme aussi, mais comme elle faisait les 5-8 ans il y a moins de souvenirs. » précise Madame. « Avec tous les deux, il y avait de la discipline : à l'époque, on portait le béret. L'instituteur nous regardait monter le matin. Si on rencontrait une personne et qu'on n'avait pas enlevé le béret pour dire bonjour, on avait 100 lignes à faire. On le faisait qu'une fois : après on y pensait !... S'il fallait tirer les oreilles, il les tirait, et on craignait pas d'aller le dire aux parents, on s'en prenait une derrière », se rappelle Monsieur. « Il fallait marcher droit. Il était à la fois strict et très agréable » ajoute Madame.

Un exemple de l'attention bienveillante portée aux élèves revient à la mémoire de Monsieur : « Il y avait un bassin au fond de la cour de l'école. L'hiver, à la sortie de la classe, pour que ça gèle pendant la nuit et qu'on puisse faire des glissades devant l'école, on lui disait : "on va monter jeter de l'eau". Il nous disait "non, non, c'est moi qui arroserai". » Vous vous rendez compte ! » s'exclame Madame.

Une anecdote amusante reste dans les souvenirs communs : « On faisait aussi des bêtises. Pour punition, il nous mettait dans le couloir, au piquet, ou dehors, assis sur le banc. Mais il y en a un qui est descendu dans la cave de l'institut. À la sortie de classe, on l'a cherché



partout et quand l'institut l'a trouvé, il dormait sur le tas de charbon ! Il avait trouvé le tonneau, et il avait bu un coup ! »

Telle que Monsieur et Madame l'évoquent, la vie de la classe illustre bien la pédagogie Freinet. Née dans les années 1920, elle entre progressivement dans les écoles à partir des années trente, avec pour objectif de donner du sens aux apprentissages en les adossant à des projets utiles, concrets. La vie de la classe, elle-même, devient l'occasion de s'initier à la vie économique et citoyenne en faisant vivre une coopérative scolaire.

« Monsieur Doriol nous a appris à jardiner. On faisait le jardin à l'école, on tournait notre terre et on faisait nos salades, des poireaux, toutes sortes de légumes, qu'on vendait à un maraicher, Monsieur Roland du Fontanil. Il nous payait et ça servait pour faire des petites sorties, pour aller au musée de Grenoble. Il nous a même appris à greffer deux roses différentes sur le même pied. J'ai gardé l'habitude et j'ai toujours fait un potager » raconte Monsieur qui poursuit : « c'était un touche à tout, il savait tout faire. Il avait récupéré une vieille horloge qu'il avait mise sous verre pour qu'on puisse voir son fonctionnement. Tous les matins on la remontait. »

« Pour nous intéresser à l'écriture, on avait

fait une imprimerie. On faisait des articles et on imprimait un journal par mois qu'on distribuait aux 300 habitants du Fontanil, parce qu'à l'époque, il y avait plus de vaches que d'habitants ! C'était une gazette où on racontait les événements du Fontanil : que le père d'un copain était tombé de vélo, que chez Mademoiselle Rey, il y avait eu un vol, qu'on lui avait volé des épées... C'était pour nous apprendre à faire des textes, se remémore Monsieur. L'imprimerie tenait sur une table, précise Madame, on faisait les « barrettes », c'est-à-dire qu'on mettait les lettres dans l'ordre, en ligne et à l'envers. Après on passait l'encre, et puis on avait une presse pour imprimer. »

Pour enseigner le chant et la musique, « Monsieur Doriol jouait du violon pour nous accompagner quand on chantait, c'était quelque chose ! » se rappelle Monsieur.

La classe vit aussi en lien avec les événements nationaux. Ainsi, les élèves participent à la commémoration de l'armistice qui mettait fin à la première guerre mondiale : « Pour le 11 novembre, Monsieur Doriol nous faisait récupérer des fleurs de chrysanthèmes. Il y en avait dans tous les jardins. On en faisait des bouquets qu'on disposait à chaque tombe d'ancien combattant. On faisait le tour du cimetière avec les associations d'anciens combattants du Fontanil. Bien souvent à ce moment-là, il y avait de la neige, on était obligé de taper nos galoches contre les arbres pour continuer à avancer, et toujours en culottes courtes. » se souvient Monsieur.

À l'époque, la scolarité en école primaire se terminait à 14 ans, avec la possibilité de passer le certificat d'études. Émue, Madame Termat raconte : « Quand je suis allée au certificat d'études, cette année-là, j'étais la seule à me présenter. L'institut venait de recevoir une voiture », « une Dyna Panhard bleue » précise Monsieur. « Il m'avait fait l'honneur de m'emmener au certificat d'études jusqu'à Grenoble. C'était la première fois que je montais dans une voiture. Je me rappellerai toujours, cet honneur qu'il m'avait fait... malgré qu'il était sévère, c'était quelqu'un de formidable. » « Il avait ça dans l'âme » ajoute Monsieur.

Sur les registres des conseils municipaux de l'époque, on peut retrouver l'écriture, véritable calligraphie, de Monsieur Doriol. « Il était secrétaire de mairie à l'époque du maire Magnin, c'est lui qui faisait tourner la mairie.... On peut pas l'oublier, ça s'oubliera jamais », conclut Monsieur Termat.

Un médecin de village

Dans les mêmes années, les Fontanillois sont soignés par le docteur Fugain, père du chanteur, auteur, compositeur, bien connu, Michel Fugain. Homme d'engagement, résistant actif, « c'était quelqu'un, il soignait à toute heure du jour et de la nuit. Je me rappelle, raconte Monsieur, une nuit où, avec mon cousin, je dormais chez ma grand-mère,

place du village. Mon grand-père de 83 ans était fatigué. Le toubib était passé à 3 heures du matin avec sa Lambretta, son scooter. Il était monté voir le grand-père. Il l'avait soigné, et après, en redescendant, il dit à ma grand-mère "bon Marie, je vais casser la croûte", il ouvrait le placard et se servait du pain du saucisson... Lui, c'était un communiste complet, il faisait payer personne. Sa femme à son cabinet à Voreppe, elle était obligée de se mettre à l'entrée pour faire payer les gens. » « C'était quelqu'un, confirme Madame. Un jour, j'avais peut-être 8 ans, j'étais à vélo, j'allais chercher des légumes au jardin, j'avais un panier au guidon, et je suis tombée. Y avait pas de muret et je suis tombée dans le ruisseau. À ce moment-là, il y avait un peu n'importe quoi dans le ruisseau, et je suis tombée la tête et le bras contre un cerceau de tonneau. C'est le docteur Fugain qui est venu me chercher. Il m'a mise dans sa canadienne parce qu'il faisait pas chaud, et puis il m'a amenée chez lui, dans sa voiture. Il m'a recousu l'arcade, et le bras, je l'ai gardé en bandoulière quelque temps. Je garde la cicatrice. »

L'importance du vélo

Mentionné à propos de la chute, le vélo, qui se démocratise partout en France dans les années 50, est au cœur de bien d'autres anecdotes.

« Je me vois arriver à l'école sur la barre du vélo de mon père. Il m'amenait comme ça, assise sur le cadre, en robe ou en jupe » se souvient Madame.

Monsieur Termat se remémore des « virées avec les copains. A 15-16 ans, on était une équipe, on tournait avec les vélos, et le dimanche, on montait au Mont-Saint-Martin pour manger la tomme fraîche et le saucisson. A 16 ans, je me suis fait embaucher à Merlin Gérin. La cantine était pas bonne, je préférais rentrer à midi. Je faisais quatre voyages par jour avec le vélo. J'avais un cousin et des collègues. On s'attendait à Pique Pierre et dès que tout le monde était là, c'était la course pour y aller le matin, pour revenir à midi et le soir, pareil, la course pour rentrer. Par tous les temps. Pendant l'hiver 1956, il y a eu plus de 50 centimètres de neige, avec le dérailleur, on pouvait pas rouler sur la neige. Alors on avait fait des vélos à roue fixe. On était obligé de tout le temps pédaler. On avait comme ça deux vélos, un pour le beau temps et un à roue fixe, quand il y avait beaucoup de neige. A ce moment-là, les voitures étaient rares et on n'avait pas l'argent qu'il fallait pour passer le permis. Moi, je l'ai passé à l'armée. Mais on n'était pas envieux, on avait nos vélos. »

Monsieur Termat a pourtant conduit bien avant d'avoir le permis. « À 14 ans, je suis allé travailler avec Monsieur Roland, dit « Le lolo », primeur au Fontanil « pour s'approvisionner, on achetait les légumes de l'école et puis on partait faire le marché de gros, Place aux Herbes à Grenoble, à 3 heures du matin. Après on montait en camion, un bon vieux Latil, jusqu'à Villard-de-Lans avec, le matin, les fruits et légumes, et l'après-midi, les pommes de terre. C'était la guerre et il y avait pas mal

d'hôtels et de maisons d'enfants à livrer. On finissait bien souvent à 10 heures du soir, et le matin, il fallait se relever à 3 heures. Quand on arrivait à Sassenage, on prenait la route par les fours à chaux. À ce moment-là, il y avait pas la bifurcation de maintenant... et pas de gendarmes non plus ! Au bout d'une année, il me faisait prendre le volant et il dormait à côté. J'avais 15 ans. Il me faisait manœuvrer aussi, et comme ça, petit à petit, j'ai appris, à force de le voir faire et de faire aussi. »

À 16 ans, Monsieur Termat change de travail : « Mon père était chef de production chez Merlin Gérin. Moi, j'y suis entré en 1952, j'y suis resté 43 ans et demi, jusqu'en 1995. Au début, on travaillait 58 heures par semaine : 10 heures par jour et le samedi de 4 heures du matin à midi. »

Un engagement chez les pompiers volontaires

La seizième année correspond également à son engagement dans les Pompiers volontaires. « Le chef de corps, Monsieur Magnin Jean, qui était aussi le minotier du Fontanil, est venu nous recruter pour renouveler l'équipe, mettre du sang neuf. On a appris sur le tas à être pompiers. On faisait des concours de manœuvres, d'obstacles.... Il y a une fois, c'était en 1961, le feu avait pris au Château Chapuis de Saint-Egrève. De la façon que ça brûlait, on a été appelé en renfort dans la nuit. On avait un vieux camion Somua. On s'est mis en batterie pour éteindre le feu. J'étais avec l'ancien maire du Mont Saint Martin. D'un seul coup, on arrive au bout d'un couloir où il y avait deux bonbonnes de gaz, entourées par le feu. On aurait pu y rester, là... »

Madame se rappelle : « Moi je regardais par la fenêtre de la chambre. Je voyais fumer et j'étais en souci. »

« À ce moment-là, les Pompiers volontaires, on faisait tout : on débouchait les égouts, on nous appelait pour un essaim d'abeilles, de guêpes, ou parce qu'il y avait un chat en haut de l'arbre : on mettait une échelle, et le temps de monter, le chat il avait sauté en bas !... Il y avait beaucoup de camaraderie, on était des noyaux... »

« Il y avait aussi une coutume avec les pompiers, dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, on faisait le tour des fermes du Fontanil et du Chevalon. Ils nous gardaient des œufs, il y en a qui donnaient un saucisson. La tournée se faisait à vélo, avec un panier, et on cassait pas les œufs. Et puis dans la nuit, on faisait une omelette et on mangeait. Et le lendemain, il fallait être au boulot à 6 heures. » Une tradition perdue qui renaît dans certaines communes iséroises....

La jeunesse des demoiselles

De son côté, Madame Termat témoigne d'une jeunesse bien différente.

« Après le certificat, mes parents m'ont pas demandé si je voulais continuer les études, ce que j'aurais pourtant aimé. Ils m'ont inscrit

aux Tissages de La Monta, mais comme j'avais pas l'âge pour entrer en usine, j'ai d'abord commencé l'école ménagère à Grenoble. On y apprenait l'entretien de la maison, du linge, la couture, le jardinage... Et puis à mes 14 ans, on m'a retiré de l'école pour me mettre à l'usine. »

« À l'époque, les filles étaient très surveillées et moi, mes parents étaient très stricts. Je pouvais pas sortir toute seule. J'étais chaperonnée. J'avais une sœur de 8 ans de moins que moi, et pour pas me laisser sortir toute seule au cinéma, au bal, mes parents me la donnaient.... De ce fait, elle a pu avoir une jeunesse plus intéressante que celle que j'ai eue... » « Oui, confirme Monsieur, à 16-17 ans, on faisait des virées à vélo entre copains, et les filles sortaient pas avec nous ».

Néanmoins, la tradition des conscrites permettait aux jeunes filles, dans leur vingtième année, et aux jeunes gens de se rencontrer. « Ça durait 2 mois et demi, on visitait une conscrite par samedi. La conscrite nous recevait. Elle invitait ses copines et il y avait toujours ses parents. On nous faisait à manger et à boire et on passait la soirée. On organisait des bals, on faisait payer l'entrée et avec l'argent de la buvette, on payait l'orchestre et on achetait les bouquets qu'on offrait aux conscrites. Le plus gros bal, c'était le bal des Pompiers pour le 14 juillet, sur la place de la mairie. Il fallait une journée pour mettre le plancher, installer des sièges autour, mettre la buvette sous le préau. Le soir, l'orchestre faisait bal musette, des javas, des tangos, des valses, jusqu'à 2 heures du matin... Moi, je dansais pas trop, je marchais sur les pieds plutôt ! » raconte Monsieur Termat en riant.

Madame Termat a gardé une photo où elle figure parmi les conscrites de l'année 1957. On peut y voir que la mode est alors aux jupes et robes à mi mollets. « On portait la cocarde avec l'année dessus et aussi la ceinture, on allait les acheter à Grenoble. Nous, on a été la dernière année à fêter les conscrites, après, la tradition s'est arrêtée. »

Mariage et vie de famille

La guerre d'Algérie sépare Monsieur et Madame Termat : « Il est parti en septembre 1956, pour 27 mois ». « On s'écrivait pratiquement tous les jours » se rappelle Monsieur... « Je racontais pas tout pour pas l'inquiéter. Etant sous les armes, on payait pas le timbre, on notait « FM » sur l'enveloppe, ça voulait dire Franchise Militaire ». « Il est revenu pour une permission de 21 jours en août 57, on s'est fiancé à ce moment-là, on avait lui 21 et moi 20 ans » raconte Madame. « On s'est offert une bague, précise Monsieur, elle une chevalière, et moi une bague qu'on avait achetées chez le même bijoutier », « Gabriel Gay. Il était rue Montorge à Grenoble » complète Madame. Ce faisant, Monsieur et Madame ont perpétué la longue tradition, qui fait des fiançailles l'engagement amoureux précédent le mariage. Référée au code de la chevalerie, la chevalière marque le serment, l'engagement loyal et fidèle. Tout, comme la bague de fiançailles, elle se portait traditionnellement à l'annulaire gauche, car il se disait alors que dans ce doigt passait la Vena amoris, une veine d'amour que l'on supposait reliée directement au cœur.

« Il est rentré définitivement d'Algérie le 11 novembre 1958, à Marseille. Depuis les fiançailles, je l'avais pas revu... Et on s'est marié le 21 mars 1959. »

« On devait se marier le 7, ajoute Monsieur, et 8 jours avant, j'ai eu un accident en revenant du boulot en vespa. Ça m'a fait une écaïlle au genou. À l'hôpital, j'ai dit au toubib, Maître Robert, "je me marie samedi". Il me répond "bougre de con, ça te fera l'occasion de réfléchir" ». « Il pouvait pas se mettre à genoux » s'amuse Madame.

Dans les années 50, c'était traditionnellement les parents de la mariée qui offrait la robe, réalisée par une couturière. « Je voulais une robe droite avec une veste. Il fallait trouver le tissu. Je suis allée l'essayer au moins 2 ou

3 fois. » « Pour les hommes, on allait chez Ploussu à Grenoble. J'avais pris un costume bleu marine, une cravate... »

« On s'est marié le samedi, et le lundi, on allait au boulot » commente Monsieur.

« À ce moment-là, explique Madame, je travaillais en équipe aux Tissages, je faisais 5 h - 13 h ou bien 13 h - 21 h. J'y suis restée 8 ans, mais le soir, il aimait pas être tout seul. Pour pouvoir entrer chez Thomson, j'ai dû rester un mois à la maison parce qu'ils avaient pas le droit de débaucher du personnel des tissages. Et puis j'ai arrêté de travailler quelques mois à la naissance de mon fils aîné, en 1961. »

Engagé pour la commune

La vie familiale qui commence alors n'empêche pas les amitiés d'exister : « On était un groupe, on sortait souvent ensemble, c'était vraiment la joie » se rappelle Madame. « C'est vrai, on était une équipe de collègues. La tradition des œufs du 1^{er} mai, on la continuait la semaine d'après. On montait au Mont-Saint-Martin, et, avec les épouses aussi cette fois, pour manger l'omelette avec le cabri chez Giraud. C'était nos amusements à ce moment-là, dans l'amitié, la camaraderie » relate Monsieur.

Tous ces moments partagés, cette entente amicale a nourri l'amour pour la commune et l'envie de s'investir dans son intérêt. Ainsi, Monsieur Termat est devenu conseiller municipal à partir de 1965, du temps des mandats de Monsieur Maçon. « On a fait la zone industrielle, là où s'est installé Merlin Gérin au Fontanil, la route, devant la maison, qui avant était un chemin de terre... »

L'évocation des conseils municipaux réveille le souvenir du passage à niveaux qui, à l'époque, n'était pas automatique. « Quand il fallait rentrer, à minuit, le passage à niveaux était fermé à clé pour la nuit, et le garde-barrière était couché. Il fallait sonner et il lui fallait venir nous ouvrir. Alors, on évitait, on essayait de passer au Chevalon de Voreppe... » où, jour et nuit, un gardien était en poste dans sa guérite.

« Mes parents ont fait trois garçons, et moi, j'ai fait pareil ! même si ma femme aurait bien aimé la fille ! » on a été bien contents comme ça « on a eu sept petits-enfants qui maintenant nous amènent les arrières petits-enfants. Dix ! » s'exclame Monsieur. « On en voit trois ou quatre toutes les semaines et le onzième est programmé pour le mois d'août. » se réjouit Madame.

Mes deux petites filles ont construit sur le terrain familial et mon fils a racheté la maison des grands-parents, elle est redevenue Termat. Si le grand-père voyait son terrain, ce qu'il est devenu et tout ça, il serait heureux. »

« Oui, on a eu une belle vie, c'est vrai », « oui, c'était comme ça, on a eu la belle vie au Fontanil » concluent Madame puis Monsieur Termat.

